



HAL
open science

**Compte rendu de: Colin Foss, The Culture of War.
Literature of the Siege of Paris 1870-1871, Liverpool,
Liverpool University Press, 2020**

Odile Roynette

► **To cite this version:**

Odile Roynette. Compte rendu de: Colin Foss, The Culture of War. Literature of the Siege of Paris 1870-1871, Liverpool, Liverpool University Press, 2020. 2022. hal-03561381

HAL Id: hal-03561381

<https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-03561381>

Submitted on 8 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

Colin Foss, *The Culture of War. Literature of the Siege of Paris 1870-1871*, Liverpool, Liverpool University Press, 2020, 236 p.¹

Odile Roynette

Professeure d'histoire contemporaine

Université de Bourgogne Franche-Comté, LIR3S-UMR 7366

Mots-clés : histoire culturelle, culture de guerre, théâtre, édition

Index géographique : France

Index historique : XIX^e siècle, guerre de 1870

Spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle et enseignant à Austin College (Texas), Colin Foss se propose, avec *The Culture of War*, d'examiner l'explosion d'écrits produits et publiés à Paris pendant le siège de la ville par les armées allemandes, du 19 septembre 1870 au 28 janvier 1871. En effet, pas moins de 860 publications non-périodiques et quelque 160 journaux voient le jour dans la capitale en quatre mois dans un contexte qui, comme le souligne l'auteur, aurait pu être dissuasif, notamment parce qu'il manque constamment de papier pour imprimer. Or, c'est l'inverse qui se produit. Enfermés derrière leurs remparts, bientôt soumis aux restrictions alimentaires et aux angoisses d'un siège qui, de jour en jour, apporte son lot de mauvaises nouvelles, les Parisiens, hommes et femmes, se mobilisent à leur manière et contribuent, par la plume, à rendre compte d'un quotidien empli de souffrances certes, mais aussi porteur de profondes espérances. La littérature, à laquelle Colin Foss donne une définition des plus larges, puisqu'elle englobe à la fois les romans, les récits, les pièces de théâtre, les journaux intimes, les libelles, les pamphlets et même les chansons, explose littéralement, emplissant l'espace public et construisant aussi une communauté morale soudée par la résistance à l'invasion et par l'espoir d'une victoire finale de la France.

L'ouvrage prend le parti pris de donner au temps du premier siège son autonomie propre, en le distinguant du second siège (la Commune), ce qui permet à l'auteur de se garder d'une lecture anachronique qui consisterait à relire l'histoire culturelle de ce Paris enfermé à l'aune de l'insurrection des Communards et de leur massacre par les Versaillais du gouvernement Thiers. Ce choix a tout son sens, même s'il pouvait amener à questionner les effets que cette « littérature du siège » a pu avoir sur l'état d'esprit des Parisiens confrontés à partir de la fin du mois de janvier à la fin de leurs espérances et à l'imminence de la défaite. Car le livre montre la puissance d'un patriotisme qui réactive les références à la Révolution française, au peuple en armes, et qui l'investit pleinement dans une écriture « des temps sombres » qui est à la fois une manière d'exprimer les souffrances du quotidien et de les sublimer.

L'ouvrage, bien qu'écrit par un spécialiste de littérature, est également extrêmement soucieux de sortir de l'analyse textuelle *stricto sensu* pour s'interroger sur la littérature comme activité sociale, dans le prolongement des travaux de Roger Chartier ou de Robert Darnton. Il redonne vie aux imprimeurs, aux éditeurs, aux patrons des journaux et des salles de théâtre, qui sont les acteurs de ce moment de créativité exceptionnelle permise par les conditions entièrement libérales laissées à la liberté d'expression par les Républicains parvenus au pouvoir le

¹ <https://liverpooluniversitypress.co.uk/books/id/53543/>.

4 septembre, après la chute de Sedan (intervenue, rappelons-le, le 1^{er} septembre). Cette « culture du siège » est en effet profondément marquée par le républicanisme du XIX^e siècle et s'épanouit dans une expérience démocratique d'écriture qui n'avait sans doute jamais été aussi complète. Pour en prendre la mesure, l'auteur a constitué un corpus large de journaux et de récits, imprimés et manuscrits, mais il a également utilisé les archives du dépôt légal ou bien encore celles de plusieurs théâtres (Théâtre de l'Odéon, Théâtre national de l'Opéra) afin de mieux entrer dans la vie sociale de la littérature.

Quatre parties se succèdent ainsi. La première, consacrée à la scène, montre le rôle des théâtres parisiens, qui, après une brève fermeture, rouvrent leurs portes et consacrent le grand retour de Victor Hugo, l'auteur des *Châtiments*, élu par le nouveau pouvoir comme père de la République et dont les poèmes sont lus, par exemple à l'Opéra, lors d'une représentation monstre le 28 novembre 1870, ou diffusés à plus de 20 000 exemplaires pendant le siège. Même effervescence républicaine et patriote du côté des journaux qui luttent contre la pénurie de papier et cherchent à résister à l'augmentation du prix de vente. L'écriture journalistique s'adapte aux nouvelles conditions de la guerre et des rubriques nouvelles, par exemple sur la vie quotidienne, voient le jour. La presse forge également très tôt le mythe d'une « défaite héroïque », car les mauvaises nouvelles du champ de bataille s'accumulent. L'auteur montre ainsi comme se construit dans les journaux, puis au théâtre, le mythe des cuirassiers de Reichshoffen, ces cavaliers à qui le commandement français a demandé le 6 août 1870, lors de la bataille de Woerth-Frœschwiller (également nommée Reichshoffen), de charger sur les lignes allemandes pour protéger la retraite. Sur ce point, l'auteur semble méconnaître que cette charge, par ailleurs effectivement mythifiée après-coup, a réellement permis à ce qui restait de l'armée française d'échapper à l'ennemi. C'est bien sur la réalité de ce sacrifice qu'a pu se bâtir la légende des cuirassiers de Reichshoffen, tout autant que sur la remobilisation des images des charges sanglantes de Waterloo, auxquelles – on retrouve ici Victor Hugo – *Les Misérables*, roman publié en 1862, ont conféré une dimension épique.

Dans une troisième partie, Colin Foss aborde l'écriture intime, à partir de quelques exemples de correspondances ou de journaux, notamment les lettres, jamais envoyées, qu'une jeune bourgeoise, Caroline Chaumorot, a écrites pendant le siège à son amie. Il montre l'intérêt d'une analyse à la fois littéraire et historienne de ces textes qui construisent une communauté d'individus unis par le souci de s'appropriier les événements traversés et de témoigner de ce qui est en train de se dérouler sous leurs yeux. Enfin, l'étude se conclut sur la mise en évidence du rôle des éditeurs et des imprimeurs, qui retrouvent les chemins de leurs prédécesseurs du XVIII^e siècle, diffusant libelles, pamphlets et manifestes politiques, en cherchant à construire les bases d'une nouvelle République pour tous. Au total, ce livre stimulant conforte l'intérêt d'une approche pluridisciplinaire de l'écriture en temps de guerre, que l'auteur aurait dû plutôt intituler *La culture du siège*, plutôt que *La culture de guerre*, titre trop général et trop peu relié de manière spécifique à la période étudiée.